

La musique sur papier

Jean-Marie Lebel

Volume 5, numéro 2, été 1989

En avant la musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7507ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, J.-M. (1989). La musique sur papier. *Cap-aux-Diamants*, 5(2), 33–36.

LA MUSIQUE SUR PAPIER

par Jean-Marie Lebel*

Au tournant du XX^e siècle, à Arthabaska, la «belle société» est reçue à des soirées de bon voisinage dans les salons de Wilfrid Laurier et d'Émilie Lavergne. Le peintre Suzor-Côté, les Poisson, les Pacaud, les Cannon s'y retrouvent avec plaisir. Dans le salon des Laurier et Lavergne, comme dans tous les salons cossus de l'époque, le piano trône. D'ailleurs, de nombreuses soirées se terminent autour de cet instrument. Zoé Lafontaine, l'épouse de Laurier, et d'autres s'y relaient. On y exécute les plus récentes compositions présentées dans les Music Hall de New York et les derniers opéras bouffes de Paris. Grâce à la musique en feuilles, l'Occident vit au même rythme musical. En musicienne avertie, Zoé Lafontaine acquiert les plus récentes partitions. Invité à ces soirées, le pianiste Roméo Poisson, frère du poète Adolphe Poisson, connaît les airs en vogue. Organiste à l'église d'Arthabaska, il se permet d'étonnantes improvisations en y intégrant des segments de music-hall et opéra bouffe. Ses entrées et sorties de l'office sont étourdissantes. *«Ses accompagnements improvisés de la préface, se souvenait Renaud Lavergne, étaient célèbres et mettaient au désespoir les prêtres étrangers invités à officier; au milieu de ces innombrables trilles inaccoutumées, les malheureux en perdaient le souffle».*

La musique en feuilles ne connaît point de frontières. De Paris à Arthabaska, de Jacques Offenbach à Roméo Poisson, elle constitue un lien universel. Avant l'apparition du disque et de la radio, les partitions imprimées demeurent le seul moyen de diffusion des compositions musicales. Pendant longtemps, les enregistrements sur cylindre ou disque reprenaient uniquement les compositions ayant d'abord connu un succès d'estime dans le marché de la musique en feuilles. Aujourd'hui, l'inverse constitue la règle. Encore de nos jours, la musique est d'abord lue avant d'être interprétée. On ne peut donc dissocier la voix ou le son de l'écrit et l'imprimé.

Au Québec, c'est John Neilson, à son atelier de la *Quebec Gazette*, qui produit les premières oeuvres musicales imprimées: le *Graduel romain* en 1800, le *Processional romain* en 1801 et le *Vespéral romain* en 1802. Depuis la Confédération, plusieurs éditeurs et marchands québécois de musique en feuilles ont publié de la musique. Ces feuilles véhiculent souvent de la musique dite «classique» ou des chansons contemporaines. Parallèlement à cette diffusion, plusieurs

musiciens, chercheurs et folkloristes transcrivent nos chansons traditionnelles et leurs multiples versions.

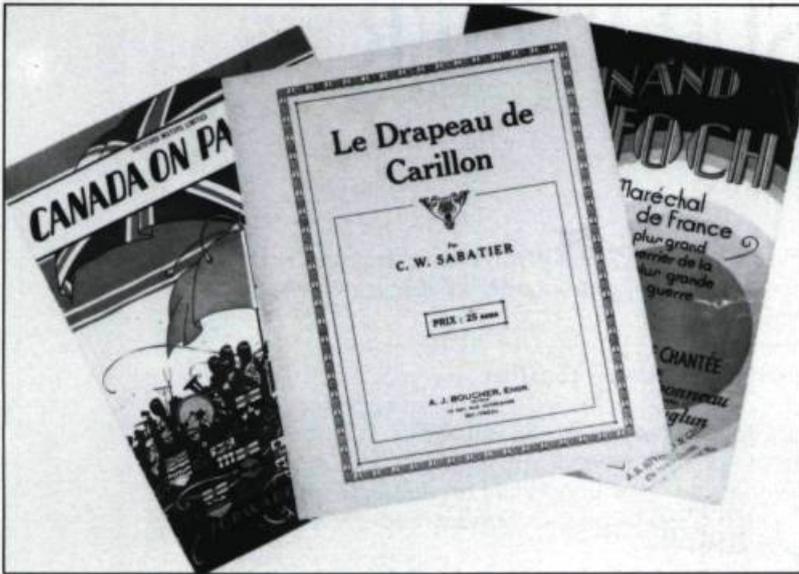
Des musiques en feuilles

On appelle «magasin de musique» l'établissement qui offre de la musique en feuilles. À compter de 1868, et pendant un demi-siècle, les amateurs de musique se donnent rendez-vous au

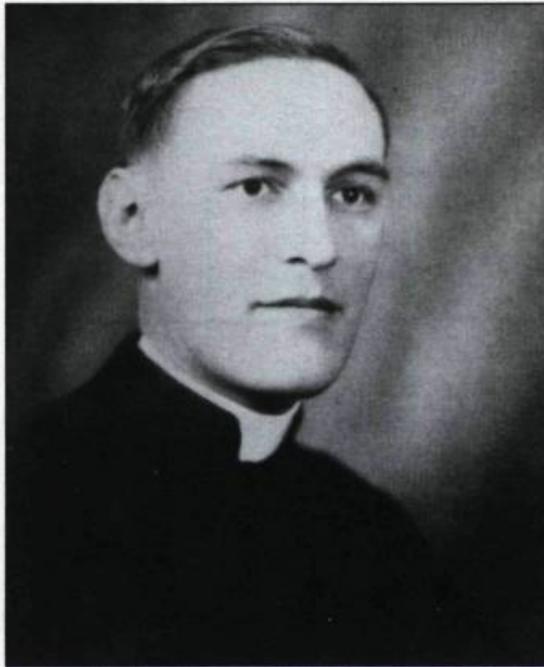


Ernest Gagnon (1834-1915), réputé organiste, prépara un important recueil des chansons traditionnelles du Canada français. (Archives nationales du Québec, Collection initiale).

commerce d'Arthur Lavigne, sis rue Saint-Jean à Québec. Les Dessane, Gagnon et autres musiciens le fréquentent assidûment. En plus d'y offrir des partitions d'Europe ou des États-Unis, Lavigne édite des oeuvres de compositeurs québécois, notamment celles d'Ernest Gagnon, de Joseph Vézina et de Calixa Lavallée. En 1880, il publie l'édition originale de l'hymne «*O Canada*». En 1871, le violoniste Lavigne se joint à l'équipe de fondation du Septuor Haydn. Président de la Société symphonique de Québec, de 1905 à 1908, il enseigne également à la nouvelle École de musique de l'université Laval.



Trois spécimens de musique en feuilles, dont «Le Drapeau de Carillon», paroles d'Octave Crémazie et musique de Charles W. Sabatier. (Collection Yves Beauregard).



L'abbé Charles-Émile Gadbois, fondateur et propagandiste de la Bonne Chanson. (Les pionniers du disque folklorique québécois, 1977).

À compter de 1877, son frère Ernest ouvre un autre magasin de musique à Montréal. À son tour, il devient éditeur de musique, et publie une cinquantaine d'œuvres d'artistes québécois. En 1889, il acquiert un terrain en bordure du fleuve où il aménage le parc Sohmer, premier véritable parc d'amusement à Montréal.

Comme marchand et éditeur de musique, Lavigne doit affronter quelques sérieux concurrents, dont Adélard-J. Boucher. Devant la difficulté de se procurer de la musique en feuilles de France, Boucher décide de se lancer dans le commerce de musique en 1861. En 1865, il fonde la maison A.J. Boucher Enr'g, que ses descendants administrent jusqu'en 1975. Le magasin Ed Archambault connaît pour sa part une histoire qui se poursuit toujours. Au coin des rues Sainte-

Catherine et Berri, l'établissement sert plusieurs générations d'amateurs de musique. Née en 1896, l'entreprise fondée par Edmond Archambault se consacre d'abord à la vente de musique en feuilles. En 1900, il ajoute la vente des pianos Bell. Au fil des ans, il se taille une solide réputation de vendeur d'instruments de musique et de disques. Toutefois, la maison ne perd jamais de vue le commerce de musique en feuilles et, à compter de 1901, se consacre à l'édition d'œuvres canadiennes. Elle éditera, entre autres, celles de François Brassard, Claude Champagne et Alexis Contant.

De retour de Boston en 1877, où il a appris à accorder et à réparer les pianos, un jeune Montréalais aveuglé, Charles William Lindsay, se lance à son tour dans la vente de pianos. En 1902, son établissement adopte la raison sociale C.W. Lindsay & Co. Le propriétaire fait construire un édifice de sept étages sur la rue Sainte-Catherine et connaît ensuite une expansion considérable. Au fil des ans, il inaugure des succursales à Québec, Trois-Rivières et Verdun. Surtout réputée pour ses pianos, la maison Lindsay diffuse en outre de la musique imprimée.

À Québec, Joseph Vézina, l'une des figures dominantes de l'histoire de la musique à Québec, se fait lui aussi marchand de musique et, à ce titre, édite plusieurs de ses compositions.

En 1914, l'impresario J.-A. Gauvin et le violoncelliste Hermann Courchesne fondent le magasin de musique Gauvin & Courchesne. En 1934, Omer Létourneau acquiert l'établissement qui devient la Procure générale de musique. Élève de l'organiste Joseph-Arthur Bernier, Létourneau accepte, en 1907, de devenir le titulaire de l'orgue de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, dans la paroisse Saint-Sauveur. En 1913, il remporte le Prix d'Europe pour l'orgue et, la même année, étudie avec Louis Vierne, réputé organiste de Notre-Dame de Paris. En 1919, il succède à Bernier en tant qu'organiste de l'église Saint-Sauveur. Enseignant et compositeur, puis marchand et éditeur de musique, Létourneau dirige la Procure générale de musique et joue un rôle-clé dans la vie musicale à Québec durant plusieurs décennies.

D'abord située rue Saint-Jean, au-dessus du magasin Lindsay, la Procure loge par la suite rue d'Aiguillon puis en 1977, se déplace sur la côte d'Abraham. Aujourd'hui, cet établissement est le seul à se consacrer uniquement au commerce de la musique en feuilles.

Un folklore sur papier

Au cours des «veillées canadiennes», un impressionnant répertoire de chansons traditionnelles se perpétuait de mémoire vive. Mais ce répertoire se voyait de plus en plus menacé par l'indus-

trialisation et l'urbanisation. Des folkloristes entreprirent alors l'énorme tâche de mettre ce répertoire sur papier afin de le transmettre aux générations futures. En 1860, sous l'instigation du romancier Champfleury, paraît à Paris le recueil intitulé **Les Chansons populaires des Provinces de France**. Trois ans plus tard, le docteur Hubert Larue rédige pour le **Foyer canadien** un article sous le titre «*Les chansons populaires et historiques du Canada*», dans lequel il souligne que certaines chansons du recueil français existent avec des variantes, au Canada français. Champfleury lui signale l'importance de publier les versions canadiennes et leurs mélodies. Pour cette tâche, Larue fait appel à Ernest Gagnon.

Organiste à l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec (1853-64) et professeur à l'École normale Laval (1857-77), Gagnon prend sa mission au sérieux. Puisant dans ses souvenirs, quêtant des chansons chez plusieurs informateurs, dont les abbés Calixte Marquis et Charles-Honoré Laverdière, Philippe Aubert de Gaspé et Antoine Gérin-Lajoie, Gagnon rassemble patiemment ses **Chansons populaires du Canada**, qu'il publie d'abord en fascicules de 1865 à 1867. Mise à jour en 1880, cette publication connaît de nombreuses réimpressions. La dernière version paraît en 1968. Dès son lancement, l'oeuvre de Gagnon fait sensation. L'accueil se révèle aussi chaleureux en France qu'au Québec. Un critique parisien souligne: «*Ces chansons sont les mêmes que chantait la France beureuse en d'autres temps; le peuple canadien continue de les chanter et la France ne s'en souvient plus*». Au Québec, le folklore reçoit ainsi ses premières lettres de noblesse. Gagnon, qui allie les talents du musicien, de l'écrivain et de l'historien, sait présenter ses recherches avec verve et rigueur. «*Aucun ouvrage sérieux sur la chanson populaire ne s'est écrit en France sans citer le recueil de Gagnon*», constate Conrad Laforte.

L'élite canadienne-française a longtemps cru que Gagnon a recueilli la plupart des chansons populaires. Il faut attendre 1937 avant de voir paraître un autre recueil d'importance: le **Romancero du Canada** de Marius Barbeau. Pendant deux décennies, tablette et crayon à la main, munis d'un phonographe et de cylindres en cire, Barbeau et ses collaborateurs transcrivent 10 000 versions et enregistrent 5 000 chansons traditionnelles. Dès le début de ses enquêtes dans la région de Charlevoix, en 1916, Barbeau constate l'importance et la richesse insoupçonnées du répertoire tirés des régions rurales du Québec. Prenant conscience de la fragilité de ce répertoire, transmis de génération en génération, il s'empresse de transcrire le plus grand nombre de chansons. Il ambitionne même de publier le répertoire complet des chansons traditionnelles du Canada français. Outre son **Romancero**, il publie deux

autres recueils: **Alouette** (1946) et **Le Rossignol y chante** (1962).

Anthropologue et ethnologue au Musée de la Commission géologique du Canada à Ottawa (1911-27), puis au Musée national (1927-48), Barbeau fait du folklore une discipline scientifique. Créés en 1944, à l'instigation de Luc Lacourcière (voir **Cap-aux-Diamants**, hiver 1989), les Archives du folklore de l'université Laval poursuivent son oeuvre. En 1953, Conrad Laforte entreprend un inventaire des chansons de langue française d'Amérique et d'Europe. Depuis 1977, il



Dans tous les salons de la Belle époque, le piano tient la place d'honneur. La musique en feuilles permet la leçon de piano.

(Ludger Larose, La leçon de piano, huile sur toile, carte postale, Musée du Québec).

publie un imposant et rigoureux **Catalogue de la chanson folklorique française** en six tomes.

La Bonne Chanson

Parallèlement aux publications «savantes» des Gagnon, Barbeau et Laforte, plusieurs folkloristes publient des recueils pour le grand public destinés à agrémenter les soirées et le «temps des fêtes».

Ainsi, le chanteur Conrad Gauthier interprète plus de 100 chansons traditionnelles pour les compagnies Victor et Columbia. Il publie: **40 Chansons d'autrefois**, (1947) et **Dans tous les cantons** (1963). Édités et diffusés par la maison Ed Archambault, ils connaissent une grande popularité. Le critique Gustave Comte disait de Gauthier qu'il était «*un irrésistible dispensateur de bonne gaieté des ancêtres*».

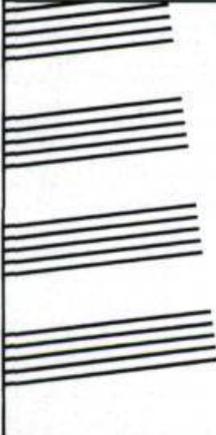
Le Congrès de la langue française tenu à Québec en 1937 met en évidence le rôle essentiel de la



Marius Barbeau (1884-1969) poursuivait un idéal: répertorier toutes les chansons traditionnelles. Il en recueillit plusieurs milliers. (Archives nationales du Québec, Collection initiale).

chanson comme véhicule de la culture et de la langue. Lors d'une conférence au Séminaire de Saint-Hyacinthe, Mgr Camille Roy prône un retour aux vieilles chansons afin d'assurer la survie des traditions canadiennes-françaises. Professeur à ce séminaire, l'abbé Charles-Émile Gadbois commence alors à distribuer aux élèves de l'institution les textes de chansons traditionnelles. Plus tard, il collige des chansons de France et du Canada français et en regroupe 50 par recueil qu'il offre au public. L'oeuvre de La Bonne Chanson est lancée. Dix albums, soit 500 chansons, voient le jour au cours des années suivantes. Une des publications de l'abbé Gadbois, intitulée **Cent plus belles chansons**, connaît une grande vogue et est encore rééditée de nos jours. Par ses disques et la radio («Le quart d'heure de la Bonne Chanson», diffusé à Radio-Canada et à CKAC de 1939 à 1952), comme par ses recueils, le son et le ton de la sélection patriotique des oeuvres de la Bonne Chanson imprègnent la mémoire musicale des Québécois. Plusieurs artistes, notamment Fabienne Thibault et Jean Lapointe, s'inspirent encore des répertoires de l'abbé Gadbois rappelant un Québec traditionnel et déjà lointain.

*Historien




Procure Générale de Musique

• MUSIQUE ÉCRITE • RÉPERTOIRE CLASSIQUE ET POPULAIRE •
MATÉRIEL D'ENSEIGNEMENT MUSICAL

SERVICE POSTAL

600, Côte d'Abraham Québec G1R 1A1 (418) 522-4761

BOUTIQUE "à la capucine"



Antiquités québécoises

Yves Bourget
propriétaire

Ouverte toute l'année

3, route 132, Saint-Michel
Comté de Bellechasse (Québec)
(418) 833-1247

145, rue Saint-Paul
Québec (Québec)
(418) 692-5318



laGaronelle

Christiane Brunelle Jean Garon

207 rue St-Jean, Québec G1R 1N8 524-8154